AccueilRevenir à l'accueilCollectionMœurs du temps (Les )ItemMœurs du tems (Les), comédie en un acte

#### Mœurs du tems (Les), comédie en un acte

Auteur: Saurin, Bernard-Joseph (1706-1781)

#### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

56 Fichier(s)

#### Les mots clés

Comédie en un acte et en prose

#### Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, 16-YF-1247 (5) Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France Identifiant Ark sur l'auteurhttp://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb12002643v

#### Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie) Eléments codicologiques 55 p., sign. A-C<sup>8</sup>, D<sup>4</sup>; in-8, 17 cm Date1761 (date de l'édition) LangueFrançais Lieu de rédactionVienne (Autriche), chez Ghelen

#### Relations entre les documents

Collection Mœurs du temps (Les )

<u>Mœurs du temps (Les), comédie en un acte et en prose</u>
☐ *a pour édition clandestine cet ouvrage* 

Afficher la visualisation des relations de la notice.

#### Édition numérique du document

Mentions légalesFiche: Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR) Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle) Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisa (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

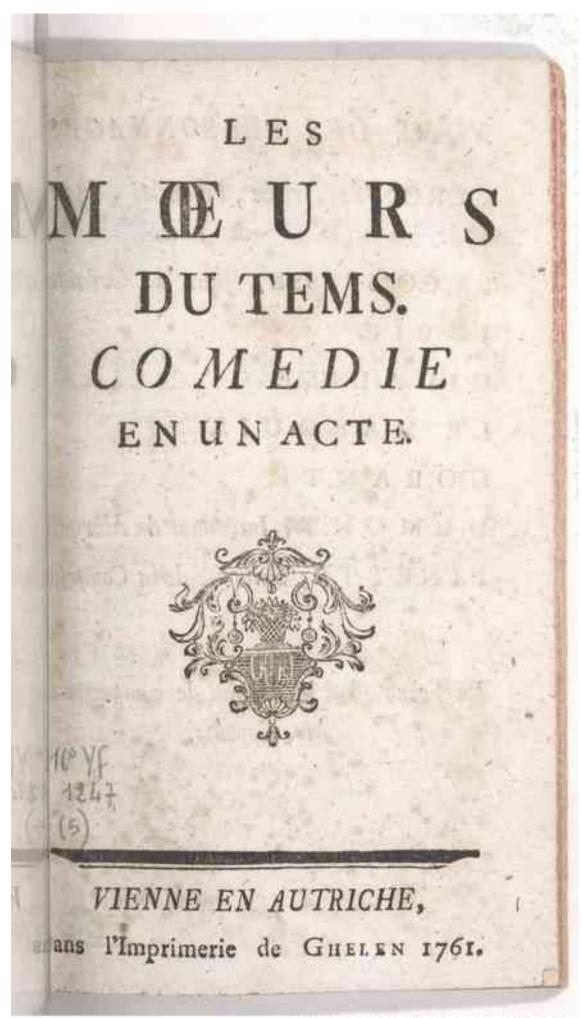
#### Citer cette page

Saurin, Bernard-Joseph (1706-1781), *Mœurs du tems (Les)*comédie en un acte, 1761 (date de l'édition)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 19/11/2025 sur la plate-forme EMAN : https://eman-archives.org/Ecume/items/show/112

Notice créée le 29/04/2020 Dernière modification le 23/05/2023



Source gattoubof fr / Elbriothique nationale de France

# NOMS DES PERSONNAGES.

GERONTE, riche Financier, pere de Julic.

LA COMTESSE, sœur de Geronte.

JU-LIE.

CIDALISE.

LE MARQUIS.

DORANTE.

D U M O N T, Intendant du Marquis.

FINETTE, Suivante de la Comtesse.

La Scène est à la Maison de campagne de Mr. Geronte.

LES



#### CIDALISE.

Monsieur le Baron, il y a quelque chofe là dessous qui n'est pas naturel.

DORANTE.

Je serois obligé de renoncer à Julie!... On donne ici ce soir un grand Bal masqué, il faut qu'à la faveur de ce Bal je l'entretienne, & que je sçache... Je suis au désespoir... Ah! ma chere Cidalise.

CIDALISE.

Plus j'y rêve & plus je m'y perds. . . . . Mais aussi, Dorante, yous vous y êtes mal pris: vous n'avez pas eu la sorte d'adresse que je vous avois tant recommandée: je l'ai bien vû.

DORANTE.

Que dites - vous, Madame! Ah! mon cœur a tout fait pour plaire à Julie.

CIDALISE.

Vous que pour épouser cet enfant - là, ce foit à elle qu'il importe de plaire?

DORANTE.

Eh! à qui donc, je vous prie?

CIDALISE.

A qui, Monsieur? A son pere; &, bien plus encore, à la Comresse sa rante, qui gou-

verne tout ici, & mene par le nez son bon-

#### DORANTE.

Eh! Madame, il n'est point de politesses que je ne leur aie faites, point d'attentions....

CIDALISE.

Politesses... attentions! Cela sustituit il mour plaire aux gens? Ne sçavez-vous pas qu'il faut encore entrer dans touts leurs soioles, applaudir à leurs ridicules, caresser eurs travers? Je vous avois pourtant bien nis au fait: je vous avois dit que le pere le Julie, riche Financier, saute d'esprit, se piquoit de bon-sens; qu'il se miroit sans esse dans son opulence, & croyoit qu'un nillionnaire étoit le premier homme du monde; & hier, devant lui, je vous vois vancer la belle these que le mérite & les alens sont prétérables à la richesse; & vous ui soutenez en face cette absurdité: est-ce à se conduire?

#### DORANTE.

Mais, Madame, le contraire est si révol-

CIDALISE.

Bon! révoltant!... On le sçait bien; nais est-ce là une raison?

A 3

DO-

#### DORANTE.

Je vous avoue que je n'ai point appris à parler autrement que je pense.

#### CIDALISE.

Eh! dans quel monde avez vous donc vécu? Cela s'apprend tout seul. Autre tort: Mr. Geronte, sans faire cas des talens, a cependant un homme qui lit pour lui les nouveautés: c'est son Barème en fait d'esprit, qui lui fournit des jugemens tout saits, & le met en état de parler à tort & à travers de tout ce qui paroit.

#### DORANTE.

Quoi! ce petit Monsieur, qui donne ses décisions pour des oracles?...

#### CIDALISE.

Il est celui de Mr. Geronte, qu'il a pris pour le Héros de ses vers: on vous les montre ces vers, qui de Mr. Geronte ne sont pas moins qu'un grand homme, un homme d'Etat, & vous n'applaudissez pas de toutes vos forces.

#### DORANTE.

J'ai en l'honnêreré de ne rien dire.

#### CIDALISE.

Vous ne vous êtes pas mieux conduit vis-à-vis de la Comtesse.

DO.

#### DORANTE.

En quoi donc?

CIDALISE.

le vous avois dit que cette digne sœur de Geronte, demeurée veuve d'un homme de qualité qui l'a laissée sans bien, aimoit fort à médire; & sur-tout à médire de Montieur son frere, qu'elle traite de petit Bourgeois; que sa fureur étoit de ne vouloir point être la socur de ce frere, qui cependant a pour elle un respect imbécille, qui n'agit que par ses conseils, ne voit que par fes yeux : un autre que vous seroit parti delà pour rencherir sur les médisances de la Comtesse, ou du moins il y auroit applaudi : point du tout, vous ofez la contredire, vous faites le bon-homme, vous défendez contre elle toute la terre; il n'y a pas jusqu'à son frere, dont vous vous établissez le protecteur ; & ce qu'il y a de rare, c'est qu'après avoir défendu, vis-à-vis du frere, les gens de mérite & à talens, vous défendez, vis-à-vis de la fœur, les gens de Finance.

#### DORANTE.

Mais c'est que j'en connois de très - estimables, & que du ridicule de quelques-uns, il n'en saut pas saire le ridicule de tous : aujourd'hui l'on a la fureur de tout blâmer: une infinité de sots par nature, se tont méchans par air. S'il fant médire pour plaire à la Comtesse, je suis son serviteur; je croirois manquer à la probité....

CIDALISE.

Oh! la probité! si c'étoit y manquer que de médire & même de calomnier, il y auroit bien peu d'honnêtes gens de votre sexe, & il n'y en auroit point du nôtre. Onne peut pas toujours jouer, Monsieur: à quoi voulez-vous donc que des semmes s'amusent?

#### DORANTE.

Je sens bien que vous plaisantez, Madame; mais tourner en ridicule son frere, ses meilleurs amis. . . .

#### CIDALISE.

De qui dira-t-on du mal? De ceux qu'on ne connoît pas?

DORANTE.

Fort bien; mais. . . .

# CIDALISE.

Voyez le Marquis votre cousin: peuton mieux prendre qu'il a fait le ton de ces gens-ci? Il est vrai qu'il est homme de Cour. Est-il avec la Comtesse; le mal qu'il qu'il dit du frere affaifonne les louanges qu'il donne à la fœur: il le raille impitoyablement fur le ridicule de fon faste magnisique, & melquin à la fois ; sur son orgueil groffier, fur fon ton avantageux & bas, fur fes goûts d'emprunt, Est -il avec Mr. Geronte; voilà une bonne tête, dit-il, en lui frappant sur l'épaule, vous ne vous êtes ipas amufe à la bagatelle, vous avez fait votre chemin: qu'est-ce que tout l'esprit du monde au prix de ce bon-sens là? Ma foi, près de vous & de vos semblables, tous nos prétendus esprits ne sont que des sors. Les gens comme vous, ajoute-til, font bien nécessaires à un Etat; ils en sont le soutien & la ressource. Joignez à cela le talent qu'il a de donner des ridicules. Il faut voir de quel air il demande pardon des incongruités de son petit parent de Province ;-car c'est ainsi qu'il vous nomme.

#### DORANTE.

Eh! quel peut être son objet? Le Marquis vous aime, il a le bonheur de vous plaire : votre mariage est presque conclu.

#### CIDALISE.

Ah! Dorante, vous me voyez outrée contre lui, & je crains bien qu'il n'ait part

A 5

au

au changement dont nous cherchons le cause.

#### DORANTE.

Lui Madame! Le Marquis! . . Il a promis de me fervir.

#### CIDALISE.

Et s'il ne pensoit qu'à se servir lui même; s'il avoit des desseins sur Julie; non qu'il en soit amoureux; mais ce mariage rétabliroit ses affaires, & payeroit ses dettes; ma fortune est fort au-dessous de celle qu'il peut espérer de ces gens-ci.

#### DORANTE.

Vous penferiez...

#### CIDALISE.

Je vous ai dit que la Comtesse avoit tout pouvoir sur son frere : si par hazard il résiste à ce qu'elle a résolu, ce sont des vapeurs, des evanouissemens, qui ne prennent sin qu'avec la résistance du bon-homme.

#### DORANTE.

Eh! bien, Madame...

#### CIDALISE

En! bien, Monsieur, je soupçonne que la Comtesse pour m'enlever le Marquis, lui fait épouser sa niece : la Comtesse n'est pas délicate...

DO-

T. SEELE

#### DORANTE.

Quoi! cette femme qui vous accable d'a-

#### CIDALISE.

J'en ai été quelque-tems la dupe; mais je suis à présent convaincue qu'elle ne m'a fait des avances, & qu'elle ne m'a engagé à venir ici avec elle, que pour approcher d'elle le Marquis: mettez-vous bien dans la tête, Baron, que les semmes ne s'aiment guères, & qu'en particulier la Comtesse me hait.

#### DORANTE.

Mais ce Marquis, Madame, est-il possible que vous l'aimiez avec la connoissance que vous avez de son caractère? Si vous le croyez capable d'un si lâche procédé... Mais vous ne le croyez pas.

#### CIDALISE

Ah! Dorante, que n'en puis je douter! Vous avouerai-je ma foiblesse! Je regrette l'aveuglement où j'étois au commencement de ma passion pour lui : persuadée qu'il m'aimoit, seduite par l'élégance même de ses ridicules, ses désauts ne me paroissoient que des graces : je suis presque sûre que si je l'épouse, je serai la semme du monde la

plus

plus malheureuse: mes réflexions me conduisent souvent à vouloir me vaincre : je crois quelquesois y être parvenue : il paroît; toutes ces idées s'effacent, mes réflexions s'évanouissent, je ne sens plus que mon amour pour lui : je suis désespérée.

DORANTE.

Ah! Madame, vous surmonterez votre passion, je vous le prédis; & le Marquis...

CIDALISE.

Si je puis être bien sure une sois qu'il me trompe!... Le Bal qu'on donne ici ce soir m'a sait venir une idée qui pourra m'éclaircir. Le Marquis & la Comtesse croyent que dans une heure je pars pour Paris... Mais vous, Dorante, ne vous êtes-vous pas du moins assuré du cœur de Julie?

DORANTE.

Je ne sçais: ma sotte timidité. . .

CIDALISE.

Votre timidité, Dorante! Tenez, Monfieur, vous avez tout ce qu'il faut pour plaite; & avec cela le moindre fat est fait pour vous éclipser. Votre timidité! Eh! mais vous n'avez aucun des vices à la mode. Une chose me rassure: Julie sort du Couvent; c'est la nature encore dans toute sa simpli-

cité. . . .

esté... Mais je la vois qui vient vers nous; elle a un Livre à la main, & rêve profondément: tenez-vous un peu à l'écart.

# SCENE II.

# CIDALISE, JULIE, DORANTE, à l'écart.

Julie arrive en révant, tient un Livre ouvert, avec des yeux distraits, & vient se beurter contre Cidalise.

#### JULIE.

AH!... Quoi! Madame, c'est vous?
CIDALISE.

Oui, ma chere enfant, c'est moi.

JULIE.

Je ne vous avois en vérité pas vûe, Ma-

#### CIDALISE.

Je le crois bien: vous rêviez si prosondément; & je gagerois bien que ce n'étoit pas votre Livre qui vous faisoit rêver.

IULIE.

Mon Livre!... je ne l'ai pas ouvert...

J'étois pourtant descendue au jardin dans le dessein d'y lire.

CIDALISE.

Eh! bien, ma chere Julie, sans sçavoir quel Livre c'est, je vous dirois bien moi de quoi il vous auroit entretentie, si vous l'aviez ouvert.

JULIE,

Eh! de quoi donc, Madame?

CIDALISE.

Oh! de quoi? De la feule chose qui occupe les filles de votre âge: l'on ne voit, l'on n'entend qu'elle, on ne lit qu'elle, on l'a dans le cœur, dans les yeux, dans la bouche; ou si l'on n'ose en parler, on se dedommage en y pensant & en y rêvant sans cesse.

ide fis J U L I E. ...

Je ne vous entends pas, Madame.

CIDALISE.

De bonne foi, vous ne m'entendez pas

BULLIE

c'est que... Vous m'embarrassez.... vous avez un certain regard malin.

CIDALISE.

Et vous un certain regard tendre. . & je lis dans ce regard,

JULIE, vivement.

Mais qu'y lifez- vous donc, Madame?

CIDALISE.

J'y lis, Mademoiselle, j'y lis le nom de

delication JULIE

Je rêvois au Marquis, Madame. CIDALISE, vivement.

Au Marquis! Vous plairoit-il, Mademoifelle?

JULIE.

Oh! non; il se plaît tant à lui-même; mais ma tante m'a beaucoup parlé de lui: c'est, m'a-t-elle dit, un homme qui n'époussera point sa semme pour l'aimer, & qui mi laissera toute la liberté qui convient. Je ne sçais ce que ma tante veut dire. Qu'est-ce qu'épouser pour ne point aimer? Je n'entends point cela. Ma tante & moi, nous nous servons de la même langue, & la plû-part du tems je ne l'entends pas : d'où vient cela, Madame? J'ai compris cependant qu'elle avoit dessein de me faire épouser ce Mr. le Marquis; & voilà ce qui me faisoit éver quand je ne vous ai pas vûe.

Mes soupçons étoient fondés...(Haut.)

ih! quel est votre dessein?

JULIE.

Mais vous-même, Madame, vous êtes mon amie, que me conseillez vous?

CIDALISE.

Mais, Mademoiselle, c'est selon: si, par exemple, vous vouliez suivre la mode.

JULIE.

La mode! Je sçais bien qu'il y en a une pour se coëffer, pour s'habiller; mais est-ce qu'il y en a une pour s'aimer? Est-ce que le cœur suit la mode!

#### CIDALISE.

Non, le cœur ne suit pas la mode; mais la mode est de se passer du cœur.

JULIE.

Oh! bien, cette mode-là ne me vaut rien: je sens que j'ai un cœur, moi!

CIDALISE.

Oui, fort bien... Mais c'est toujours un autre cœur qui nous sait sentir le nôtre... Hem.... Cet autre cœur ne seroit-il pas Dorante? Allons, parlez moi franchement, l'aimez-yous?

JULIE.

Je ne sçais, Madame; mais quand je le vois... je sens un trouble secret... je ne puis entendre prononcer son nom sans rougir... gir...j'ai du plaisir à le voir... & si je n'oe le regarder... Est-on comme cela quand on aime? Oh! Madame, pour celui-là, s'il n'épouse, je suis bien sure que ce ne sera pas comme le Marquis, pour ne pas m'ainer.

# SCENEIII

# CIDALISE, JULIE, DORANTE.

# DORANTE.

Von, belle Julie, ce sera pour vous adorer toute ma vie : je le jure à vos pieds.

### JULIE.

Ah! Ciel! Quoi, vous nous écoutiez, Doante! Quoi! Madame, c'est vous...

Je vous ai joué là un tour bien sanglant:
nites ma paix avec Mademoiselle, Dorante.

8

SCE-

# SCENE IV. DORANTE, JULIE,

#### DORANTE.

Pardonnez, Mademoiselle, si j'ai voulu connoître vos sentimens: le véritable amour est toujours rempli de crainte: le mien n'a jamais osé s'expliquer, qu'il n'ait été certain de ne vous pas déplaire. Ah! belle Julie, vous me voyez transporté d'amour & de reconnoissance.

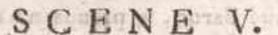
#### JULIE.

De la reconnoissance! Vous ne m'en devez point, Dorante: si je vous aime, je n'y ai point eu de part; cela s'est fait tout seul.

DORANTE, se jettant d ses pieds.

Ah! cette tendresse ingénue & naïve augmente encore mon amour & mon bonheur.

SCE-



DORANTE, JULIE, LE MARQUIS.

Corage, mon petit parent, il me semble que tes affaires ne vont pas mal. JULIE, faisant un cri, & se retirant. Ah!...



DORANTE, LE MARQUIS.

#### DORANTE.

Vous voyez, Marquis, le plus heureux & le plus désespéré de tous les hommes : j'ai le bonheur de ne pas déplaire à Julie; mais son pere m'a parlé ce matin d'une saçon tout-à sait propre à m'allarmer : d'où naît ce changement? La Comtesse n'a rien de caché pour vous : elle a tout pouvoir sur son frere, vous avez tout crédit sur elle, & vous m'avez promis de me servir : d'où peut naître, encore un coup, ce changement qui me désespère?

#### LEMARQUIS.

Oh! oh! Baron, u prends un ton bien férieux : il faut que tu fois furieulement épris de la petite personne.

DORANTE.

Mille fois plus que je ne puis vous l'exprimer : Julie est à mes yeux un trésor inestimable; & prétendre me la ravir, c'est vouloir m'arracher la vie.

#### LE MARQUIS.

Trésor inestimable! t'arracher la vie! Voilà de grands mots, & ce ton pathétique que tu y joins... Sçais-tu, qu'avec le titre suranné de Baron, tu as rapporté de ton vieux château une saçon de penser tout-à-fait gothique, & quil n'y a pas jusqu'aux Especes qui te trouveront très-ridicule? Je te le dis en ami, mon pauvre Baron, très-ridicule.

#### DORANTE.

Eh! par quelle raison, je vous prie? Quoi donc l'amour...

#### LE MARQUIS.

L'amour! l'amour! Ce mot ne fignifie plus rien. Apprends donc une fois pour toutes, mon petit parent de Province, apprends donc les usages de ce pays-ci : on épou-

épouse une semme, on vit avec une autre, & l'on n'aime que soi.

#### DORANTE.

Apprenez vous-même, Monsieur, qu'on ne doit point appeller usage ce que pratiquent peut-être une douzaine de folles & autant de prétendus agréables, dont Molie-re, s'il revenoit au monde, nous donne-roit de bons portraits.

#### LE MARQUIS.

Eh! mais, ton vieux Moliere, si, comme tu dis, il revenoit au monde, crois-tu que les gens comme il faut iroient à ses Pieces?

#### DORANTE.

Oh! non; car du bon, du vrai comique la mode en est passée; le rire est devenu Bourgeois: on raille, on persisse; mais on ne rit point.

#### LE MARQUIS.

Mais parbleu, mon petit cousin, j'aime à te voir arriver du sond de ta triste Baronnie pour nous montrer à vivre : je t'avertis pourtant, en bon parent, que ce n'est
pas-là le moyen de réussir, sur-tout auprès
de la Comtesse. Voilà ce qui s'appelle une
semme de la meilleure compagnie, par

B 3

exem-

example; c'est qu'elle est délicieuse.

#### DORANTE.

Oh! oui, c'est une semme qui se pique de tous les bons airs, & qui médit éternellement de tout le monde.

#### LE MARQUIS.

C'est ce que je te dis : une semme charmante.

#### DORANTE.

A la bonne heure, Marquis; mais je ferois bien fâché que Julie le fût alnsi, & qu'elle eût sur-tout, comme sa tante, le bon air de veiller pour veiller: hier un grand Cavagnol, aujourd'hui un Bal masqué.

#### LE MARQUIS.

Eh! que t'importe, mon trifte Baron?

#### DORANTE.

Comment! que m'importe?

#### LE MARQUIS.

Eh! mais, oui: on ne s'en gêne point. La femme aime à veiller: eh! bien, le mari va se coucher, il se trouve toujours quelqu'un de poli, qui empêche la femme d'être seule & de s'ennuyer.

# DORANTE.

Vous pouvez vivre ainfi avec votre femme, Marquis, vous êtes à la Cour, & vous

avez

avez le ton excellent: pour moi, qui renonce à l'un & à l'autre, j'espere que si ma femme avoit ce travers, je sçaurois lui faire entendre raison.

#### LE MARQUIS.

Faire entendre raison à sa semme !... Eh! bien, voilà encore de ces idées aux quelles on ne s'attend point!

#### DORANTE.

Laissons ce persissage, & revenons à quelque chose de plus intéressant, dont nous nous sommes écartés; car avec vous autres, gens légers & brillans, qui vous en piqués du moins, on ne peut rien sulvre: répondez-moi nettement, voulez-vous me servir? dois-je compter sur vous?

#### LE MARQUIS.

Eh! mais... assurément,.. sans doute.

#### DORANTE.

Vous me dites cela d'un air ...

#### LE MARQUIS.

Veux-tu que je me donne au diable?

#### DORANTE.

Non: mais on prétend que j'ai un rival... Si vous le connoissez, faites-moi le plaifir de lui bien dire, de ma part, qu'on ne m'ôtera pas impunément ce que j'aime; &

B 4

qu'a-

qu'avant de posséder Julie. . . Vous m'entendez, Monsieur le Marquis. . . . Sans adieu.



# SCENE VI.

LE MARQUIS, seul.

A la bonne heure, Baron: mais je commencerai toujours par épouser, moi.
Ils sont excellens, ces Messieurs de Province! Parbleu, mon petit cousin, si tu as de
l'amour, moi j'ai des dettes... Si je l'avois
oublié, voilà un homme qui m'en seroit
souvenir: Mons. Dumont, mon Intendant,
un fripon qui me vend au poids de l'or mon
propre argent, & qui n'en a pas moins la
rage de m'assassimer de mes propres affaires: j'aimerois presqu'autant avoir un honnête homme.



# SCENE VII. LE MARQUIS, Mr. DUMONT.

LE MARQUIS.

EH! bien, Monssieur, aurai - je de l'argent?

Mr.

#### Mr. DUMONT.

Oui, Monsieur le Marquis, vous en aurez, mais...

#### LE MARQUIS.

Ah! vous êtes un homme charmant,

#### Mr. DUMONT.

Il faut auparavant signer ce papier: c'est

LE MARQUIS signe sans lire.

Fort bien, fort bien.

#### Mr. DUMONT.

Mais je ne puis, en honnête-homme, m'empêcher de dire à Monsieur le Marquis qu'il se ruine, & que s'il ne met ordre à ses affaires. . . .

#### LE MARQUIS.

Ah! Monsieur l'honnête - homme, volez-moi, pillez-moi, cela est dans l'ordre, mais ne m'ennuyez pas de vos remontrances: je ne vous en fais pas, moi; & je crois, cependant, que de nous deux celui qui a le plus droit de me ruiner, ce n'est pas vous. Mr. Dumont.

# Mr. DUMONT.

Monfieur le Marquis plaisante, mais on une conscience & . . .

LE

#### LE MARQUIS.

Une conscience! Là regardez - moi sans rire si vous le pouvez, Mr. Dumont. La conscience d'un Intendant!

Mr. D U M O N T. Eh! mais...chacun a la fienne.

#### LE MARQUIS.

Oh ça, Monsieur l'Intendant, mettez la main sur la vôtre... puisque vous en avez une, & convenez franchement que vous seriez bien fâché que je prisse plus garde à mes affaires; mais parbleu laissez moi du moins la satisfaction de me ruiner gaiement; & sans y penser.

#### Mr. DUMONT.

Ma foi, Monsieur, il n'est point agréable de se voir continuellement abboyé par une meute de Créanciers.

#### LE MARQUIS.

Ne m'avez-vous pas fait arrêter leurs mémoires?

Mr. DUMONT.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

De quoi se plaignent donc ces marauts

Mr.

#### Mr. DUMONT.

S'ils ne faisoient que se plaindre, patience : e seroit des plaintes perdues; mais ils esusent tout net de rien sournir davantage.

#### LE MARQUIS.

Il ne sçavent donc pas que je me sacrifie our eux, que je me marie... Il me semle que c'est assez bien s'exécuter.

#### Mr. DUMONT.

l'avoue que votre mariage avec Cidalife ...

#### LE MARQUIS.

Et si j'épousois la fille du logis, la petite ulie. Hem!

#### Mr. DUMONT.

Quoi! Monsieur le Marquis.

#### LE MARQUIS.

Motus: la chose n'est pas encore sure, à jusqu'à ce qu'elle soit faite, le secret est nécessaire: je veux à tout événement ménager Cidalise.

#### Il tire fa Montre.

Il est près de cinq heures: Il doit être jour chez la Comtesse: bon jour, Monsieur Dumont, dites à mes Créanciers que s'ils me fâchent, je resterai garçon.

SCE-

# SCENE VIII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, fuivie de trois Laquais.

#### LA COMTESSE.

H! vous voilà, Marquis! Tenez vous autres, apportez ici ma toilette; & vous Comtois, faites descendre mes Femmes: il fair dans ma chambre une fumée odiense; & je vais me coëffer ici pour le Enfin cet éternel Baron en sommes bal. nous défaits ?

#### LE MARQUIS.

Ma foi, Madame, je n'en sçais trop rien ces petits Provinciaux ont un amour bien tenace: il m'a tenu tantôt des propos que I'on n'entend plus, auxquels on n'est plus fait.

#### LA COMTESSE.

Franchement, Marquis, il a furieusement le goût du terroir, votre petit-Coufin. Ma Niece eur été très - malheureuse avec lui : c'est un homme qui aimera sa femme à la désespérer.

#### LE MARQUIS.

Ce n'est pas là le pis encore: c'est qu'il ra le vertige d'en vouloir être adoré.

LA COMTESSE.

Ma Niece ne voudroit-elle pas aussi pir un Mari qui l'adorât? C'est un enit; cela ne sçait pas encore les usages: mus les lui apprendrez, Marquis: n'allez l'aimer au moins?

LE MARQUIS.

Quelle folie!

LA COMTESSE.

Oh! je sçais bien à qui je la donne: le n-homme de Pere fait des difficultés, is on sçaura le réduire. Avouez, Maris, que ce Mariage va faire bien du dépit lidalise? J'en suis comblée. A propos, 2 nous quitte la divine Cidalise; elle part 18 un moment pour Paris. . Mais di-moi donc, qui peut avoir mis cette Femà à la mode? Qu'y trouviez-vous donc 18 de si ravissant?

LE MARQUIS.

Comtesse, quand on vous a vue, on ne

LA COMTESSE.

Elle croit avoir des graces, ce ne sont

LE MARQUIS.
Heft vrai...

LA COMTESSE.

Une Femme, qui jone le sentiment, com le me si l'on y croyoit encore; qui, à titre du bégueule respectable, ennuye tout le mor de de ses tristes moralités; & fait un étalage de vertu... dont on n'est pas la dupe.

LE MARQUIS.

Ah! pour cet article, Comresse...

LA COMTESSE.

Mais vous la défendez cruellement, Mon sieur.

# SCENE IX.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CIDALISE.

LA COMTESSE.

BOn jour, Reine; tenez, nous parlion de vous le Marquis & moi, & nous et difions bien du mal.

LE MARQUIS.
Oui, beaucoup.

en co , en ave sent

a lating on pacific . .

CI-

CIDALISE, d'un ton à demi férieux. Ecoutez, je vous en crois tous deux fort apables.

LE MARQUIS, se recriant.

Ah!

LA COMSESSE.

Quelle folie!

CIDALISE.

Oh! oui, très-capables. (Elle jette les veux sur un Domino étalé prés de la Toilette qu'on a apportée.) Vous avez-là un joli Domino.

LA COMTESSE.

Trouvez-vous?

CIDALISE.

Charmant: oh çà, je vous demande pardon, Madame, mais je ne puis m'arrêter; mes chevaux sont mis; & il faut que je parte à l'instant.

LA COMTESSE.

Quoi! sans s'asseoir!... nous quitter si vîte... mais j'en suis furieuse.

CIDALISE.

Vous aurez la bonté de m'excuser, mais...

LA COMTESSE.

Et ce pauvre Marquis, que voulez-vous qu'il devienne?

CI-

# CIDALISE.

Je le laisse avec vous, Madame, il n'est pas à plaindre.

LA COMTESSE.

Oh! de la jalousie! moi qui suis votre amie.

#### CIDALISE.

Je reconnois votre amitié, Madame.

#### LA COMTESSE.

Vous devez y compter, au moins, vous le devez.

#### CIDALISE.

J'y compte ausli comme je le dois, Madame... Laissez-moi aller de grace.

LA COMTESSE.

Vous l'ordonnez.

#### CIDALISE.

Je vous en prie. Les voilà bien dans l'erreur. Allons vîte nous habiller pour le ball

# SCENE X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

#### LA COMTESSE.

Voila une petite personne bien completement ridicule: vous êtes tout honteux de ce bel attachement, Marquis.

LE

#### LE MARQUIS.

Moi, point: Elle a eu son moment de vogue, & vous sçavez....

LA COMTESSE.

Cela vous excuse, j'en conviens: mais voici le Pere de Julie, laissez-moi avec lui, je vais le mettre à la raison, vous rentrerez dans quelques instans.

Pendant les Scenes précédentes on a apporté la toilette : deux femmes habillées en vraies femmes de chambre avec le tablier blanc, des cizeaux au coté, &c. sont descendues.



# SCENE XI.

LA COMTESSE, GERONTE, LES FEMMES DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE se mettant à sa toilette. L'H bien, Monsieur, tout est-il prêt pour le Bal?

GERONTE.

J'ai moi - même fait ajuster la salle, & avec goût, j'ose m'en vanter: je ne vous parle point de la dépense; mais en vérité,

ma sœur, je voudrois bien que pour l'intérêt de votre santé; vous prissez des plaisirs moins sariguans: dites - moi-donc quel charme vous trouvez à veiller toute la nuit pour dormir tout le jour? Est-ce que le plaisir d'un beau soleil. . . .

LA COMTESSE.

Eh si Monsieur, c'est un plaisir ignoble: le soleil n'est fait que pour le peuple.

GERONTE.

Ma fœur, j'ai lû quelque part qu'il n'y a de vrais plaisirs que ceux du peuple, qu'ils sont l'ouvrage de la nature, que les autres sont les enfans de la vanité, & que sous leur masque on ne trouve que l'ennui.

LA COMTESSE.

Mais voilà qui est bien écrit, au moins; vous lisez donc quelquesois, Monsieur, vraiment j'en suis ravie : je croyois votre Bibliotheque un meuble de parade : Oh! vous feriez mieux de consulter des gens de goût; le Marquis, par exemple, il vous dira que le soleil éteint tout autre éclat, qu'il faut à la beauté un jour plus doux, qu'une jolie femme l'est sur-tout aux lumières; & qu'elle doit, comme les étoiles, disparoître au lever du soleil.

GE-

## GERONTE.

Mais je connois des femmes qui, . . . LA COMTESSE.

Oui des especes, la petite Belise, par exemple, chez qui nous soupâmes dernièrement; je sus obligée d'en sortir à minuit, & d'aller avec le Marquis chercher quelqu'endroit où passer la soirée.

GERONTE.

Oh! il a, comme vous, la fureur de veiller, le Marquis: je vous avoue, ma sœur, que plus j'y pense, & moins je puis me déterminer à le présérer à Dorante.

LA COMTESSE ironiquement.

Dorante!

## GERONTE.

le sais, comme vous, qu'il a des façons de penser très-extraordinaires, & qu'il soutient des theses. . . .

LA COMTESSE plus ironiquement.
Dorante, Monsieur!

## GERONTE.

Mais il joint un bien considérable à une grande naissance.

LA COMTESSE en haussant les épaules.

C 2

GE-

## GERONTE.

J'avoue. . . .

LA COMTESSE d'un tou imposant.
Allez, allez, Monsieur, vous n'y pensez
pas.

GERONTE.

Votre Marquis n'a rien, & croit encore nous honorer beaucoup.

LACOMTESSE.

Il a un beau nom & un Regiment; bien venu par-tout, appellez-vous cela rien?

G E R O N T E.

A peu près, tout cela bien additionné, ne fait souvent en somme que de la fatuité,

& des dettes.

LACOMTESSE.

Encore, Monfieur, le mérite de la naiffance. . . .

GERONTE.

L'argent morbleu; l'argent, voilàce que j'appelle du mérite, moi. Je veux un mérite qui rapporte : dites-moi ce qu'un homme a, je vous dirai ce qu'il vaut. Il n'y a que cela de réel, esprit, naissance, qu'est-ce que cela produit par an?

LA COMTESSE.

Ah! fi, l'horreur.

GE-

## GERONTE.

Mon Dieu, ma sieur, parce que vous étes de qualité, vous vous piquez de grands sentimens; je m'attache au solide, moi.

#### LA COMTESSE.

On voit cependant qu'au milieu de vos richesses, la qualité en impose à vous & la vos semblables.

#### GERONTE.

Parce que nous sommes des sots: cela est plus fort que nous, il est vrai.

LA COMTESSE d'un air imposant.

Laissons cela, Monsieur, & revenons au Marquis: c'est un homme qui vous convient pour gendre.

GERONTE.

Mais. . . .

LACOMTESSE en bâillant.

Oh ça Monsieur, allez - vous me donner mes vapeurs? Vous êtes d'une contradiction. . . .

## GERONTE.

Non, non, ma fœur, non.

LA COMTESSE.

Ah! Vous savez que j'ai une délicatesse de nerfs, une sensibilité...ce sont des cheveux que mes nerfs, & vous avez la cruanté....

3 / GE-

#### GERONTE.

Pardon, ma sœur, voilà qui est fait : le Marquis sera mon gendre.... Il faudroit pourtant savoir si ma fille. . . .

LA COMTESSE.

Votre fille, Monsieur est d'un âge où l'on ne connoît ni soi, ni les autres.

GERONTE.

On pourroit. . .

LA COMTESSE.

Le Marquis est en passe de tout : Il y a même un Duché dans sa Maison, qui pourroit lui tomber un jour. Ne seroit-il pas bien slatteur, pour vous, que votre sille eût le tabouret?

#### GERONTE.

Le grand avantage d'avoir un tabouret ailleurs quand on peut avoir un bon fauteteuil chez soi.

## LA COMTESSE.

Ailleurs: en vérité, Monsieur, vous vous fervez de termes. . . .

#### GERONTE.

Bon! N'allez-vous pas me chicaner fur un mot?

LA COMTESSE.
Que ce soit donc une chose finie.

Le

Le Marquis rentre.

Ah! Monsieur le Marquis, vous venez à propos: Voicile Pere de Julie, qui agrée votre recherche, & s'en tient fort honoré. GERONTE.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est moi, Monsieur, qui . . . LA COMTESSE.

Oh des complimens! de l'ennui. . Allez, Monfieur, allez présenter Monfieur le Marquis à Julie : cela vaudra mieux que tous les complimens du monde.



## SCENE XII.

LA COMTESSE, FINETTE, & une autre femme de la Comtesse.

#### COMTESSE.

Es petits Bourgeois ont des idées bien étranges! mais parlons de quelque chose qui soit plus agréable, ne le trouves-tu pas charmant, Finette?

FINETTE.

Qui; Madame?

## LA COMTESSE.

Le Marquis: mais c'est un homme unique.

FINETTE.

Je vois, Madame, qu'il a fort le bonheur de vous plaire.

LA COMTESSE.

Assurement (Tout en causant la toilette va son train.) (voilà une boucle qui tombe, relevez-la) son air m'enchante, son ton, ses manières : c'est qu'il est de ces gens dont une semme se fait honneur.

#### FINETTE.

Ma foi, Madame, je n'entens rien à cet honneur-là, il n'est apparamment qu'à l'usage des grandes Dames: quant au Marquis, je n'oserois vous répéter ce qu'on en dit: il vous plaît, & je me tais.

## LA COMTESSE.

Quelle gaucherie! comme vous mettez cette plume! Eh, qu'en dit-on, je vous prie, Mademoiselle? Parlez, je vous l'ordonne.

### FINETTE.

Puisque vous le voulez, Madame, on dit que ce n'est qu'un fat, mis à la mode par deux ou trois coquettes.

LA

## LA COMTESSE.

N'en dit-on que cela? (vous m'assommez la têté.) Vas, ma pauvre enfant, les mots de fat & de coquette ont été inventés par l'envie pour dénigrer les hommes aimables & les jolies femmes: Apprens de moi que tout homme est fat quand il a de ouoi l'être, & que, de son côté, avec de l'esprit & des graces, toute semme est coquette.

FINETTE.

Quoi, Madame?

LA COMTESSE en minaudant devant

fon miroir.

Est il rien de plus statteur que de plaire, que d'être entouré d'une soule d'Adorateurs, dont on fait le sort avec un souris, un mot, un regard? Une Coquette est la Reine du monde : d'un coup d'œil elle encourage le timide, glace le téméraire, échausse l'indifférent, donne la loi à tous, & ne la reçoit que d'elle seule.

FINETTE.

Tout cela n'est que le trionphe de la vanité, & sans le cour, Madame. . .

LACOMTESSE.

Tulis de vieux romans, ma pauvre Finette.

C 5

FI-

FINETTE.

Mais vous aimez le Marquis.

LA COMTESSE.

Dis que je l'enleve à la divine Cidalise.

FINETTE.

Et pour cela vous lui faites épouser Julie, mais si elle vangeoit Cidalise, si Julie alloit plaire au Marquis.

LA COMTESSE en se donnant des graces.

Julie! Un enfant novice au monde, qui n'entend rien à l'art de plaire, qui ne le doute pas même qu'il y en ait un.

FINETTE.

Oui, mais la nature s'y entend pour elle: sans songer à plaire, Julie se montre & plaît; on ne peut disconvenir qu'elle soit charmante.

LA COMTESSE en haussant les épaules. Charmante! (donnez-moi d'autre rouge, celui-là est pâle comme la mort.)

FINETTE.

Elle a les plus beaux du monde.

LA COMTESSE en mettant du rouge. De grands yeux qui ne disent mot.

FINETTE.

La bouche

LA

LA COMTESSE.

Trop petite

FINET TE.

Le teint

LA COMTESSE.

D'une blancheur fade

FINETTE.

Tous les traits

LA COMTESSE.

Sont bien fi l'on vent : mais l'ensemble !

FINETTE.

Un caractére naïf & vrai.

LA COMTESSE.

Voilà comme on donne de beaux noms

## SCENE XIII.

LA COMTESSE, JULIE en habit de Bal, les femmes de la Comtesse.

LA COMTESSE.

AH! vous voilà, Julie, vous venez me faire voir votre Habit de Bal... Fort bien... Il vous sied à merveille. (A part.) Quel air gauche?

JU-

## JULIE.

Oh! je vous assure, ma Tante, que ce n'est point du tout là ce qui m'occupe.

LA COMTESSE.

(Apart.) (Hauti)

Sa Tante! Eh! qu'y a-t-il, Mademoiselle, de plus digne de vous occuper? La parure met nos charmes en valeur: on n'y peut employer trop d'art & de soins.

JULIE.

Pour qui voudrois-je me parer? On veut que je renonce à Dorante: mon pere me donne au Marquis; il vient de me le déclarer & de me présenter à ce Marquis, qui m'a parlé d'un ton.. d'un air.. En vérité, ma Tante, il croit en m'épousant saire beaucoup de grace à mon pere & à moi.

#### LA COMTESSE.

Au moins, Mademoiselle, est-il sur qu'il vous fait honneur: avec des gens de sa sorte il ne faut pas que ceux de la vôtre y regardent de si près.

JULIE.

Les gens de sa sorte doivent avoir des sentimens, & c'est bien en manquer que de dédaigner par orgueil des gens à qui on s'allie par avarice.

LA

## I. A COMTESSE.

Petites idées, Mademoiselle, ignorance des choses du monde: c'est la convenance qui fait les mariages. Vous mettez le Marquis en état de figurer suivant son rang: il vous met lui à portée de briller dans une sphere qui n'étoit pas faite pour vous. Vous serez présentez, vous irez à la Cour: voilà l'essentiel.

## JULIE: JJ

L'essentiel c'est de s'aimer ma Tante.

## LA COMTESSE.

fir que vous allez avoir d'être Femme de qualité, & de vivre à la Cour. Est-ce qu'en y songeant seulement le cœur ne vous bat pas de joie? Allons, Finette, venez me passer mon Domino.

## SCENE XIV.

MA Tante a beau dire : être Femme de qualité, vivre à la Cour, cela n'est point le bonheur. Est-ce que le cœur ne vous bat pas de joie, dit-elle? Comme s'il

y avoit-là quelque chose pour le cœur. . . mais qui est ce masque? . . . Ah! c'est vous Dorante. . . . (A part.) c'est-à-présent que le cœur me bat.



# SCENE XV.

## JULIE, DORANTE.

JULIE.

Qui cherchez - vous donc avec cet air

## DORANTE.

Qui je cherche, Mademoiselle... on vous donne au Marquis, & j'ai un compliment à lui faire... Ah! Julie, je n'espere qu'en vous; je meurs si vous m'abandonnez.

## JULIE.

Calmez-vous, Dorante, vous me faites

#### DORANTE

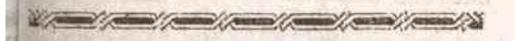
Ah! Mademoiselle, ce n'est pas mon intérêt qui m'anime, c'est le vôtre : si ce mariage faisoit votre bonheur, je sçaurois

vous

vous perdre & mourir: mais vous voir indignement sacrifiée. . . non,

JULIE.

Tranquillisez-vous encore une sois, & soyez sur qu'il n'y a point de parti que je ne prenne plutôt que d'être au Marquis. Je me jetterai aux pieds de mon pere, il m'aime... mais on vient, modérez-vous de grace, & rentrons dans la Salle du Bal concerter ensemble nos mesures.



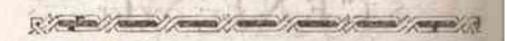
## SCENE XVI.

#### GERONTE.

Je crains bien que ma Sœur ne m'ait fait faire une sottise. C'est une chose singuliere que les Femmes, & cet ascendant qu'elles prennent sur nous. N'ont-elles rien de bon à nous répondre, elles se mettent à pleurer: on tient bon, elles sanglotent; si on ne se rend pas, ce sont des évanouissemens, des vapeurs. On a beau avoir raison, & le leur prouver, il faut toujours sinir par avoir tort, & saire ce qu'el-

les ont resolu... Après tout le Marquis est un homme de la Cour, ma Fille sera préfentée; elle peut avoir un jour le Tabouret... cela est bien flatteur... Oui, ... la Comtesse le dit, & il saut bien que cela soit, puisque la plûpart de mes Confreres marient ainsi leurs Filles... J'entends les Violons... actuellement le Bal est en train... ma soi c'est un plaisir bien sou... mettonsnous dans un coin, & dormons de notre mieux sur ce Sopha.

( Il se jette dans un coin sur un Sopha.)



# SCENE XVII.

CIDALISE, son masque à la main.

L' Marquis me suit : il me croit à Paris;

j'ai le même Domino que la Comtesse:
il me prend pour elle; sçachons s'il me
trahit.

SCE-



## SCENE XVIII.

CIDALISE, LEMARQUIS, GERON-TE, sur un Sopha dans un coin.

#### LE MARQUIS.

JE vous cherchois, Comtesse, je viens de voir Julie avec un masque qui ressemble fort à Dorante: j'ai peur que sa petite personne n'en soit entêtée.

CIDALISE, prise pour la Comtesse.

Que vous importe?

LE MARQUIS.

J'avoue que je ne vise pas au cœur de Julie: c'est ici un mariage d'argent. En échange d'une grosse dot, je lui donne mon nom & ma livrée; car vous jugez bien qu'il n'y aura que cela de commun entre elle & moi. Quand au Beau-pere, c'est un Intendant que je prends, & un Intendant d'espece nouvelle.

GERONTE, d part dans un coin. Un intendant! Oui da, écoutons.

D'ordinaire nos Intendans nous ruinent;

& je compte bien que ce fera moi qui ruinerai celui-ci. . mais.

CIDALISE, à part.

Ne me voilà que trop bien éclaircie! Le traître.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

CIDALISE.

Eh! bien mais...

LE MARQUIS.

Le mariage n'est pas fait : Geronte n'a consenti qu'avec peine, & je crains que Dorante & Julie ne fassent naître des obstacles.

CIDALISE.

N'est-ce point que vous sentez vous meme quelque chose qui vous arrête; & que Cidalife vous tient encore au cœur?

LE MARQUIS.

Cidalife! Ah! vous plaifantez, Comtesse

CIDALISE.

Non: toute sa rivale que je suis, je l'estime, &. . .

LE MARQUIS.

Oh! parbleu Comtesse, encore un coup vous voulez rire : une petite minaudiere qui a la prétention du sentiment ; de l'affe ctation au lieu de graces; du jargon, a lieu

lieu d'esprit : vous avez donc oublié ce que nous en avons dit tantôt; & combien vous & moi l'avons chamarée de ridicules.

CIDALISE, à demi baut.

L'abominable homme!..Contraignonsnous encore.

LE MARQUIS, la reconnoissant. C'est la voix de Cidalise, ô Ciel... Tâchons de nous retourner.

#### CIDALISE.

Mais cependant elle s'attendoit à recevoir votre main; & vous devez du moins vous faire quelque reproche de l'avoir trompée.

## LE MARQUIS.

Je m'en ferois un de l'inquiéter plus longtems. Belle Cidalise cessez de feindre, je vous ai reconnue d'abord.

# Quoi, Monsieur le Marquis

#### LE MARQUIS.

Oni, Madame, pour vous punir de votre méssance, j'ai feint de vous prendre pour la Comtesse; mais quelle dissérence! Elle a bien quelque chose de votre taille & de votre voix, mais cett e grace toute par-

D 2

ticu-

ticuliere, mais cette façon noble de se pre-

(En ce moment la Comtesse arrive masquée, & avec un domino pareil à celui de Cidalise, & s'approche doncement d'elle &

du Marquis.)

CIDALISE, à part, l'appercevant.
Bon! voilà la Comtesse. Le hasard est
heureux. (Haut.) On ne peut nier, Monsieur le marquis, que la Comtesse n'ait des
charmes.

## LE MARQUIS.

Je crois qu'on peut tout au plus se souvenir qu'elle en a eu.

LA COMTESSE, à part. Est-ce de moi qu'il parle?

CIDALISE.

N'ai-je pas entendu quelque bruit?
(Le Marquis se tourne du coté que Cidalise lui montre, qui est opposé à celui où est la
Comtesse: pendant ce tems-là, Cidalise substitue la Comtesse à sa place, en lui disant
à l'oreille:)

A vous le dez, Comtesse.

LE MARQUIS, fe retournant.
Ha'y a personne. Que difiez-vous de la Comtesse?

LA

LA COMTESSE, qui a pris la place de Cidalise.

Mais je disois qu'elle n'a point encore passé l'âge de la jeunesse.

LE MARQUIS.

Dites qu'elle s'y croit toujours, parce qu'elle en a tous les travers.

LA COMTESSE.

On vante fon esprit.

LE MARQUIS.

On vante donc ce qu'on ne connoît pas? pour moi je n'ai vû à la Comtesse que des airs & des prétentions : joignez - y le ridicule de traiter Geronte de petit Bourgeois, comme si elle n'étoit plus la parente de son frere, & ses vapeurs de commande que ce bénet de frere prend pour bonnes.

LA COMTESSE, se démasquant.

Je n'y puis plus tenir.

LE MARQUIS.

Que vois-je?

LA COMTESSE.

Celle dont vous faites un si beau portrait, monstre que vous êtes.

CIDALISE, qui à passé de l'autre côté, le tirant par la manche.

Vous mériteriez bien aussi quelque épi-

there de ma part; mais je m'en tiens au mépris.

GERONTE, s'avançant.

Et moi, qui étois dans ce coin, d'où j'ai tout entendu, trouvez-bon, Monsieur le Marquis, que je me joigne à ces Dames, & que je vous conseille de vous pourvoir d'un autre Intendant : je ne me sens pas disgne de l'honneur d'être ruiné par vous.

SCENE XIX. & Derniere.

JULIE, DORANTE, & tous les Acteurs précédens.

## JULIE.

Souffrez, mon pere, que Dorante & moi embrassions vos genoux.

GERONTE.

Levez-vous, ma fille; embrassez-moi Dorante, vous serez demain mon gendre. LEMARQUIS, se retirant.

Monsieur . . . je vous baile les mains.

DORANTE.

Ah! Monsieur, quelles graces...

JU-

## JULIE.

Ah! mon pere, quels remerciemens!
GERONTE, dla Comtesse.

Eh! bien, ma fœur, vous voyez que j'avois raison.

## LA COMTESSE.

Oui, Monfieur, mariez votre fille avec Dorante, j'abjure à jamais le Marquis & ses semblables.

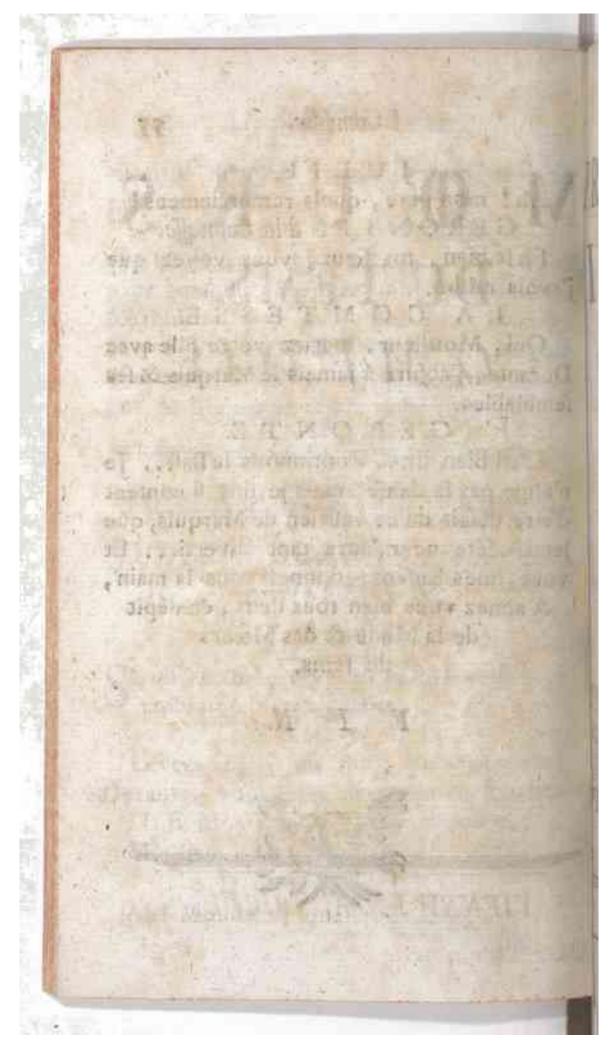
#### GERONTE.

C'est bien dit... Continuons le Bal... Je n'aime pas la danse; mais je suis si content d'être désait de ce vaurien de Marquis, que jamais sête ne m'aura tant diverti... Et vous, mes Enfans, donnez-vous la main, & aimez vous bien tous deux, en dépit de la Mode & des Mœurs

F I N.

du tems.





 $Fichier \ issu \ d'une \ page \ EMAN: \underline{http://eman-archives.org/Ecume/items/show/112?context=\underline{pdf}$